

## EXTRAITS – CHAPITRE 2

### CHAPITRE 2

## CRITIQUE DES CLASSEMENTS UNIVERSITAIRES

Dès le début de leur existence, les classements universitaires ont suscité de nombreuses réserves et critiques. Encore aujourd'hui, plusieurs acteurs du milieu universitaire demeurent opposés à leur utilisation par les universités pour se comparer entre elles ainsi que par les décideurs politiques pour l'établissement de politiques publiques. Les critiques les plus fréquemment formulées à l'égard des classements universitaires peuvent se regrouper en deux grandes catégories, dont le CHAPITRE 2 traite successivement : les critiques relatives à la méthodologie des classements et les critiques relatives à l'utilisation et aux effets des classements.

### 2.1 Les critiques relatives à la méthodologie des classements

Chaque classement universitaire fait l'objet de critiques en ce qui a trait à sa méthodologie. Il en ressort un certain nombre de biais inhérents aux méthodologies retenues par les classements. Les cinq principaux biais qui sont le plus souvent mentionnés sont les suivants :

Un premier biais dont souffrent plusieurs classements universitaires est qu'ils ne proposent qu'un seul classement des universités, sans tenir compte des différences de taille, de mission ou de composition disciplinaire. Ce biais est particulièrement présent dans les classements où les universités sans faculté de médecine sont regroupées avec celles qui possèdent une faculté de médecine. Il en résulte, sans surprise, que la liste des « meilleures » universités au monde est habituellement dominée par des établissements possédant une faculté de médecine. L'impact de ce biais est facile à deviner, puisque la médecine occupe une place prépondérante tant sur le plan du financement de la recherche (autant privé que public) que de celui des publications scientifiques.

Un deuxième biais est introduit par l'utilisation de sondages d'opinion visant à évaluer la réputation d'un établissement universitaire. Dans certains classements internationaux et canadiens, le sondage de réputation représente une part significative des points attribués à un établissement. La notion de réputation est critiquable en soi puisqu'elle se trouve à récompenser des perceptions reposant davantage sur la notoriété d'un établissement plutôt que sur sa performance réelle. Elle suscite également bon nombre de questions quant au choix des personnes interviewées, aux questions posées et au traitement des réponses.

Un troisième biais découle de la langue d'enseignement et de publication. Les biais linguistiques et de représentativité des canaux de diffusion sont importants au niveau des publications et jouent un rôle déterminant dans les classements. Inévitablement, les établissements de langue anglaise se trouvent favorisés du fait qu'ils travaillent dans la langue dominante sur le plan international. Les publications de leurs chercheurs ont plus de chances d'être répertoriées, plus de chances d'être lues par des acteurs du milieu scientifique et donc plus de chances d'influencer favorablement la notoriété et la réputation de leur établissement. Même si plusieurs chercheurs québécois publient en langue anglaise, il demeure néanmoins qu'une part significative de leurs activités d'enseignement et de recherche se font en

français... comme il se doit puisque c'est une part intégrante de leur rôle social que de faire vivre la science dans notre langue nationale. Le Québec n'est d'ailleurs pas le seul dans cette situation qui concerne toutes les communautés scientifiques de la Francophonie mais aussi des bassins linguistiques hispanophones, lusophones et autres.

Un quatrième biais concerne la validité des données statistiques produites par les universités dont les définitions et les méthodes de collecte varient, ce qui soulève des questions quant à la comparabilité des données utilisées par les classements universitaires pour établir des ordres d'excellence entre des universités des quatre coins du monde. Pour ne donner qu'un exemple, soulignons qu'il n'existe toujours pas de consensus au Québec quant aux différents statuts d'enseignants qui devraient être pris en compte pour établir le corps professoral d'un établissement. Comment tenir compte des chargés de cours? Doit-on intégrer ou pas les professeurs cliniciens œuvrant en milieu hospitalier? Voilà seulement deux exemples de questions qui n'ont toujours pas été résolues de façon pleinement satisfaisante, et ce, seulement dans le contexte québécois. Imaginons maintenant les innombrables variations de réalités qui doivent exister à travers les universités du monde. Or, cette donnée est loin d'être anecdotique puisque plusieurs classements utilisent le nombre de professeurs pour établir la performance relative des établissements en termes de nombre de publications, de financement de la recherche, de ratio étudiants/professeurs, etc.

Finalement, un cinquième biais a trait aux budgets de fonctionnement des établissements qui reflètent davantage les politiques publiques des États, que la capacité d'une université à optimiser ses opérations. Il y aurait avantage à pouvoir évaluer les « extrants » des universités en fonction de leurs « intrants ». Idéalement, il faudrait mesurer la plus-value apportée par un établissement dans le parcours académique de ses étudiants, ce qu'aucun classement universitaire ne fait à l'heure actuelle.

## **2.2 Les critiques relatives à l'utilisation et aux effets des classements**

En plus des aspects méthodologiques mentionnés plus haut, les classements font également l'objet de critiques en ce qui a trait à leur utilisation et à leur impact. Plusieurs acteurs de l'enseignement supérieur, notamment au Québec, considèrent en effet que les classements ont une influence démesurée sur le développement des établissements et des systèmes universitaires.

On critique la simplification du message qui est souvent associée avec la publication des résultats. Alors que la mission universitaire est complexe, se déployant dans trois volets (enseignement, recherche, services à la collectivité) et que chaque établissement a un profil particulier, des valeurs, une histoire et des priorités de développement qui lui sont propres, les classements tentent de résumer la performance d'une université en un seul chiffre : celui du rang qui lui est attribué. Se faisant, les classements occultent toute forme de nuance ou de mise en contexte et empêchent l'établissement d'un dialogue plus riche entre l'établissement et la société.

C'est précisément ce que la Fédération québécoise des professeures et professeurs d'université (FQPPU) dénonçait dans un communiqué publié à l'automne 2015, « Le récent classement Maclean's contribue comme ses semblables à alimenter ce potinage automnal à partir d'une démarche biaisée et désuète. Axés exclusivement sur la recherche et la réputation, ces classements dressent un portrait bien incomplet du travail des universités québécoises, notamment sur le plan de l'enseignement et du service à la collectivité »<sup>1</sup>. En réponse à cette situation, la FQPPU a d'ailleurs développé avec le chercheur

---

<sup>1</sup> FQPPU. *Le classement Maclean's des universités est biaisé et désuet*. Texte d'opinion publié le 5 novembre 2015.

Jocelyn Caron une classification scientifique des universités s'inspirant des critères de la prestigieuse Fondation Carnegie<sup>2</sup>.

On critique également l'influence que peuvent avoir les classements sur les choix institutionnels, certains craignant que les gouvernements ou les directions d'établissements ne soient amenés à prioriser les investissements vers des choix « payants » sur le plan de la performance dans les classements. On s'inquiète ainsi de l'exacerbation d'un processus de compétition stérile entre les établissements où chacun essaierait de toujours mieux paraître dans les classements. On s'inquiète du même souffle de l'effet de standardisation qui risque d'en découler dans l'ensemble des systèmes universitaires si de plus en plus d'universités se mettent à aligner leurs priorités sur les critères d'évaluation des classements, et ce, au détriment de la diversité et de la complémentarité des universités.

On critique la pertinence des critères d'évaluation retenus et la qualité des indicateurs conçus par les différents auteurs des classements, particulièrement en matière de bibliométrie. À cet égard, Yves Gingras est on ne peut plus clair : « Surtout, il est nécessaire d'éduquer et de convaincre les scientifiques eux-mêmes des dangers des mauvais usages de la bibliométrie. Au lieu de laisser des amateurs se convertir en évaluateurs de la recherche sous prétexte qu'ils sont des acteurs de la recherche, mieux vaut laisser l'évaluation de la recherche aux personnes qui y consacrent assez de temps pour pouvoir distinguer les pseudo-métriques des indicateurs robustes. On diminuera probablement ainsi les chances de dérapage et les effets pervers générés par des mesures et des classements de la recherche qui peuvent à court terme servir des intérêts stratégiques, mais qui à long terme ne pourront qu'impulser des réformes qui n'aboutiront à rien, ou pis encore, seront la source de nouveaux problèmes, ayant été conçues à partir des mesures qui ne correspondaient pas à la réalité »<sup>3</sup>.

Enfin, on critique et, surtout, on craint une hiérarchisation des universités qui amènerait les décideurs publics à concentrer, par exemple, les investissements en recherche dans quelques établissements seulement... évidemment ceux en tête des palmarès internationaux. On s'oppose à l'idée de voir l'enseignement supérieur se stratifier sous la forme d'une pyramide au sommet de laquelle trôneraient quelques universités bénéficiant d'une grande notoriété, chargeant des droits de scolarité très élevés et qui seraient réservées à une élite financière... plutôt qu'intellectuelle.

De surcroît, le maintien de la vigilance et d'une saine attitude critique est d'autant plus de mise que plusieurs de ces classements sont des « produits » mis en marché par des entreprises qui développent également une offre destinée à conseiller les établissements dans le but d'optimiser leur positionnement dans le classement.

Le GTCU fait sien l'ensemble des critiques mentionnées dans le CHAPITRE 2 et rappelle l'importance de ne pas utiliser les données et les informations présentées par les classements universitaires à des fins de planification stratégique des établissements, de développement des programmes d'enseignement, des unités de recherche ou de promotion en carrière des professeurs, et ce, étant donné les réserves importantes qui existent quant à leur validité. Bien qu'ils se présentent comme des outils d'évaluation de la qualité et de la performance des universités, le GTCU considère et tient à rappeler que les classements universitaires sont conçus, d'abord et avant tout, comme des instruments à des fins de visibilité et de promotion.

---

<sup>2</sup> FQPPU. *Une classification des universités québécoises fondée sur le système de la Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching*. Fédération québécoise des professeures et professeurs d'université. Mai 2016, 45 pages.

<sup>3</sup> GINGRAS, Yves. *La fièvre de l'évaluation de la recherche. Du mauvais usage de faux indicateurs*. CIRST, Note de recherche 2008-05, page 14.